



HUMORISTIQUE — HEBDOMADAIRE — ILLUSTRÉ

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague" — BOISL'EAU.

Rédigé en Collaboration.

Administration : 105 à 109 rue Ontario Est

LA CHASSE EST OUVERTE



LE LAPIN.—Tirez encore, Médéric, j'ai rien entendu.

MÉDÉRIC.—J'ai plus de cartouches. C'est ben d'valeur. Mais, j'sais pas c'qui m'retiens d'aller lui sacrer un coup d'crosse.

N. de la R.—Aux lecteurs du "Canard" de deviner ce qui retient Médéric

Que vous soyez chasseur ou non VOUS DEVEZ lire le "Canard"

UNE CHASSE AUX TIGRES

PREMIER ACTE

Le départ

(La scène se passe dans la maison du chasseur intrépide.)

La femme du chasseur intrépide. — Alors, vous ne voulez pas renoncer à votre projet d'aller chasser les tigres dans une armoire à glace?

Le chasseur intrépide. — Non, madame. Je pars ce soir avec mon vieux serviteur.

La femme du chasseur intrépide. — Encore une de vos idées: prendre un jeune domestique albinos, sous prétexte que ses cheveux blancs lui donnent l'air d'un vieux serviteur.

Le domestique albinos, entrant. — L'armoire à glace de monsieur est emballée. Tout est prêt.

Le chasseur intrépide. — C'est bien: vieux serviteur, faites avancer la voiture qui nous conduira au paquebot. (Le domestique albinos sort.)

La femme du chasseur intrépide. — Emportez au moins un fusil, une arme pour vous défendre.

Le chasseur intrépide. — Non, madame. Pour chasser les tigres, je n'emporte que mon armoire à glace. A moi de ces jours. (Il part.)

DEUXIEME ACTE

La chasse

(La scène se passe dans un désert sauvage.)

Le chasseur intrépide, au domestique albinos, qui vient de poser l'armoire à glace au milieu du désert. — J'aperçois deux tigres qui se dirigent de notre côté. Entrons dans l'armoire à glace. (Ils s'installent dans l'armoire à glace avec le domestique albinos et ferme la porte avec soin.) Par le trou de la serrure, je surveille le gibier.

Le domestique albinos, avec un tremblement dans la voix. — Ne suis-je pas trop indiscret en demandant à monsieur ce que font les tigres?

Le chasseur intrépide, l'oeil au trou de la serrure. — Ils se regardent dans la glace. C'est tout ce que je désire. Faites-moi passer le morceau de mou. (Le domestique albinos lui tend un morceau de mou.) Maintenant, sortons. (Il ouvre la porte de l'armoire et sort, suivi du domestique albinos. Le chasseur intrépide montre le morceau de mou aux tigres et le jette dans l'armoire. Les tigres s'élancent dans l'armoire à glace pour manger le mou.)

Le chasseur intrépide, refermant à clef la porte de l'armoire sur les tigres. — Les voilà pris.

Le domestique albinos, avec un tremblement dans la voix et dans tous les membres. — Monsieur pourrait-il m'expliquer pourquoi les tigres ne nous ont pas dévorés?

Le chasseur intrépide. — Ils ne nous ont pas dévorés parce qu'ils se sont regardés dans la glace. Cette glace, posée spécialement à mon armoire, diminue tout ce qu'elle réfléchit. Les tigres se

sont vus de la grosseur d'un chat. Ils ont d'abord été surpris, puis, par auto-suggestion, se sont persuadés qu'ils étaient réellement des chats. Comprenez-vous maintenant, vieux serviteur, pourquoi ils ne nous ont pas dévorés et ont préféré le mou? (Il regarde sa montre.) Mais il se fait tard. Revenons dans notre patrie. (Ils partent avec l'armoire à glace contenant les deux tigres.)

TROISIEME ACTE

La distraction fatale

(La scène se passe dans la maison du chasseur intrépide.)

Le chasseur intrépide, entrant dans la chambre de sa femme. — Me voici de retour, avec deux superbes tigres vivants dans mon armoire à glace. Nous aurons là deux beaux tapis.

La femme du chasseur intrépide. — Mais il faut d'abord tuer les tigres?

Le chasseur intrépide. — Ce n'est pas nécessaire. Je compte les dresser à faire les tapis de bonne volonté. Je les habituerai à s'aplatir sur le parquet dans la position habituelle des descentes de lit. C'est une question de patience. L'essentiel sera de ne pas les laisser tomber par la fenêtre lorsqu'on les battra pour enlever la poussière.

La femme du chasseur intrépide. — Mais où est donc votre vieux serviteur?

Le chasseur intrépide. — Il installe les tigres dans ma chambre. Je vais d'ailleurs le congédier, car il n'a plus ses cheveux blancs.

La femme du chasseur intrépide. — Plus ses cheveux blancs?

Le chasseur intrépide. — Il eut une telle frayeur le jour où nous avons chassé les tigres que ses cheveux sont devenus complètement noirs.

La voix du domestique ex-albinos, dans le lointain. — Au secours! au secours!

La femme du chasseur intrépide. — Ciel! Qu'arrive-t-il?

Le chasseur intrépide, après dix minutes de réflexion. — Je comprends le motif de ces cris désespérés. Suis-je assez distrait, tout de même! J'ai oublié d'enlever de ma chambre l'armoire à glace ordinaire qui s'y trouve. Celle-là ne diminue pas les objets. Les fauves ont dû se regarder et, se voyant grandeur naturelle, ils se sont rappelés qu'ils étaient de véritables tigres. Ils sont en train de manger mon vieux serviteur. Ça n'a pas d'importance, puisque j'allais le congédier. (Il allume une cigarette.)

Rideau.

— o: —

A l'examen des E.O.R.

—Quelle doit être la constante pré-occupation d'un bon aspirant?

—Un bon aspirant doit constamment aspirer à refouler l'ennemi!

—C'est bien répondu! Comment vous appelez-vous?

—Lapompe, mon colonel.

CHARADES

115

Quand pour venir en aide au vénéré "dernier",
On dépose en un tronc mon modeste "premier",
L'on fait une oeuvre pie et des plus catholiques,
Que méconnaissent seuls mécréants et sceptiques.
Pour nous, qui voyons mieux et qui voyons plus loin,
Nous savons que donner pour si noble besoin
C'est conserver au monde, en conservant à Rome,
Celui qu'à si bon droit le Saint-Père l'on nomme,
Et par suite sauver la foi, la piété,
En même temps la paix et la société.
Car qu'advierait-il donc de notre pauvre terre,
Vrai volcan bouillonnant au menaçant cratère,
Si cet homme y manquait?

S'il y manquait, cet homme, avec lui manquerait
Ce je ne sais trop quoi de moral et de sage
Qui contient le méchant et pourtant le ménage;
Ce quelque chose enfin, du nom de mon "entier",
Sans lequel on verrait l'action du foyer
Comprimée à l'excès, surchauffant la chaudière,
L'envoyer en éclats de la belle manière.

EXPLICATION DES CHARADES PARUES LA SEMAINE DERNIERE

112. Dé-daim.
113. Oriflamme.
114. Ecorce.

::: PARC SOHMER :::

Ouvert tous les Dimanches à 3 hrs et 8 hrs P.M.

ATTRACTIONS ET LA BANDE DU PARC

ADMISSION, 10cts

Théâtre National Français Semaine du 20 Septembre 1915

"LE TRAIN NO 6"

DRAME EN 5 ACTES ET 8 TABLEAUX

Toute la troupe de M. Julien Daoust est au programme.

A LOUER

UN TROISIEME ETAGE—No 2681, rue Mance, (côté nord), contenant 4 pièces, améliorations modernes, appareils électriques, bouilloire à eau chaude, w. c., chambre de bain, etc. Loyer réduit.

S'ADRESSER A

A. P. PIGEON,
109 Ontario Est, ou

135 Av. Querbes, Outremont

TELEPHONES EST 1121
ROCKLAND 1984

Le Chasseur Héroïque

—Si c'est encore une histoire de chasse, déclara le gros Montravel, je préfère vous l'indiquer tout de suite: moi, j'aime mieux m'en aller!

Et se levant pesamment de table, il alla décrocher son fusil et son carnier — vide, hélas!

—Montravel a raison! approuva le petit Ballenbois. Ce n'est pas pour faire de la peine aux amis, mais depuis que nous sommes à table (et nous y sommes depuis trois longues heures) chacun y est allé de son histoire cynégétique, à l'exception de Montravel et de moi, toutefois.

—De moi aussi! rectifia le brave commandant Desbotmol. Et voilà pourquoi je ne veux pas que nous reprenions le fusil, à la poursuite de lièvres plus que problématiques, sans que je vous aie régalié de mon récit. Après tout, Montravel! Et vous, Ballenbois! personne ne vous empêche de sortir la vôtre!

—Au contraire! approuva le gros des chasseurs, une douzaine d'honnêtes commerçants de la rue des Jeuneurs et des environs réunis, cet après-midi là, dans le bouchon du père Système, non loin de la chasse qu'ils louaient en commun.

—Allons, acquiesça le gros Montravel en revenant s'asseoir, je subirai encore celle-là pour montrer que je n'ai pas mauvais caractère. Mais après, je lève la séance! Il va être quatre heures, et si nous voulons battre encore un peu la plaine avant la nuit...

—Courte et bonne! appuya le petit Ballenbois. Allez-y, commandant!

Le commandant Desbotmol (qui n'était d'ailleurs commandant que de réserve!) se versa un verre d'eau-de-vie de cidre, l'entonna et commença:

—Faut d'abord vous dire, mes chers amis, que mon histoire de chasse à moi est plutôt une histoire de gibier. Je ne m'illusionne pas. Je connais mes capacités et vous les appréciez bien. Je n'ai jamais pu tirer un lièvre à plus de vingt pas, et comme les lièvres n'aiment pas beaucoup poser à cette portée de fusil, vous devez bien comprendre que j'aurais mauvaise grâce à poser devant vous au nemrod.

—Si je vous narraï une histoire de chasseur fiévreux, ardent et grand massacreur de plumes et de poils, vous me rigoleriez tous au nez. Et comme vous auriez raison!

—Non. Mon histoire, ainsi que je vous l'ai indiquée, d'ailleurs, est purement et simplement une histoire de gibier. Vous allez voir.

—C'était l'année dernière et j'avais été faire l'ouverture chez un vieil ami à moi, ancien négociant, aujourd'hui retiré des affaires et avec qui nous avons pendant plus de vingt ans, fait le foulard.

—Naturellement mon ami étant riche, très riche et, étant prévenu que je rencontrerais chez lui l'élite de la société, je tins à ne pas me présenter comme un vulgaire et pauvre chasseur; je fis l'emplette d'une tenue magnifique, depuis les bottes jusqu'au carnier.

—Quand ma femme me vit partir revêtu de ce somptueux équipement, elle commença par se rire de moi, — c'est si moqueur les femmes!

—Oh! oh! fit-elle, tu es merveilleux!

—N'est-ce pas, poupoule? concédai-je modestement.

—Absolument merveilleux, reprit-elle. Et tu as un carnier! Oh! le carnier gigantesque! Large, profond, ample! Il

y a au moins la place pour un buffle là-dedans!

—Tu crois?

—J'en suis sûr. Et dire que cela ne va pas t'empêcher de rentrer bredouille!

—Bredouille, moi?

—Oui, bredouille, toi!

—Sophie! (ma femme s'appelle Sophie) Sophie, je te parie une bague contre un baiser que je rapporte du gibier!

—A d'autres!

—Tiens-tu le pari, Sophie?

—Tu vas perdre!

—Je te demande: Tiens-tu le pari?

—Eh bien oui... pour voir.

—Je partis donc.

—Quelle chasse, mes amis, quelle chasse! De ma vie je n'ai été aussi arrosé! Il pleuvait comme vache qui pisse, et j'étais trempé jusqu'aux os et, de plus, transi de froid.

—Avec ça, pas même un moineau à mettre en joue. Je désespérais.

—Ma femme avait eu du nez, elle!

—Le soir même je reprenais le train pour Paris, emuyé, le front soucieux à la pensée des sarcasmes qui allaient accueillir mon arrivée.

—Moi, l'homme qui devait rapporter du gibier, je ramenais un carnier vide! Et cela allait me coûter une bague, pardessus le marché. Vous m'avouerez que cela n'avait rien de folâtre, n'est-ce pas?

—Soudain, en passant devant la boutique d'un grand marchand de volailles dont la devanture disparaissait sous un amoncellement de lièvres, faisans, poulardes, chevreuils, sangliers, etc., une idée me vint.

—Si je faisais emplette de quelques perdreaux? Oui.

—J'achetais trois perdreaux et triomphalement j'opérai une entrée digne à la maison conjugale.

—Eh bien? fit ma femme sarcastique. Cette chasse?

—Cela a très bien marché, répondis-je. Vois plutôt?

—Et j'exhibais à ses yeux stupéfiés mes trois perdreaux.

—Elle en fut littéralement méconisée.

—Ah! murmura-t-elle.

—Embrasse-moi donc! ordonnai-je. — Elle allait me sauter au cou quand une diabolique idée traversa sa cervelle. Et elle se mit à flairer ma pseudo-chasse.

—Ah! s'exclama-t-elle en ricanant, ah! mon bonhomme! Faut raconter tes histoires à d'autres; avec moi, ça ne prend pas.

—Et pourquoi ça?

—Parce que tes perdreaux, pour être tués d'aujourd'hui, sentent diablement le faisandé!

—Le rouge de la honte me monta au visage. Mais, il était dit, tonnerre de mille bombes! que je n'aurais pas le démenti.

—Le faisandé, repris-je... Oui, c'est ça, le faisandé... Eh bien, poupoule, pardonne mon incongruité, ce ne sont pas les perdreaux qui le sentent, c'est... moi!

—Ma femme tourna les talons et me fit une grimace de dégoût.

—Et c'est ainsi que, héroïquement, je gagnais mon pari, conclut le commandant de réserve Desbotmol, cependant que le gros Montravel bredouillait en rigolant dans sa barbe:

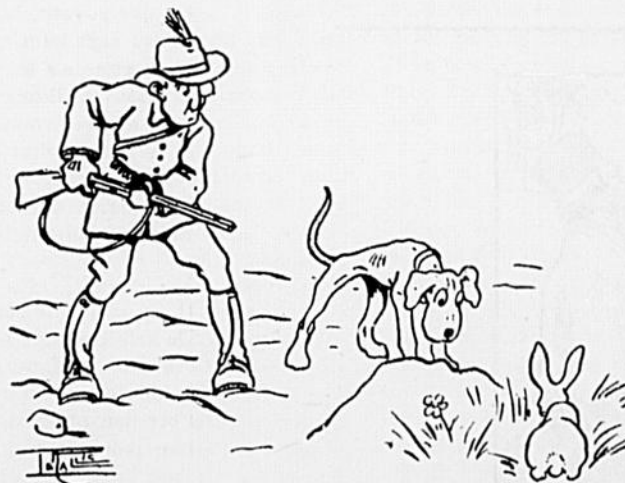
—Ah! le cochon! le cochon! le goret!...

—Maintenant en route!"

SCENE D'AUTOMNE



Histoire sans paroles.



—J'ose pas tirer, il pourrait partir!...

CHEZ LES BETES



Le lapin invalide. — Ayez pitié d'un pauvre lapin estropié, l'année dernière, par un chasseur maladroit...

Le Canard

Journal Humoristique Hebdomadaire, paraissant tous les dimanches. Publié et imprimé par A.-P. PIGEON, aux Nos 105-109, rue Ontario-Est, Montréal. Téléphone Bell: Est 1121.

ABONNEMENT. — Pour la Ville, un an, par la malle, \$2.50. Hors de la Ville, en Canada, un an, \$2.00; six mois, \$1.25. — Un an, pour les États-Unis, \$2.50; six mois, \$1.25. Strictement payable d'avance.

TARIF DES ANNONCES. — Contrat pour un an: 1,000 à 2,000 lignes, 4c la ligne; 3,000 à 5,000 lignes, 3½c la ligne; 6,000 à 10,000 lignes, 2c la ligne.

Annonces à court terme: Première insertion, 10c la ligne; insertions subséquentes, 5c la ligne.

"LE CANARD" est vendu aux agents 48c la douzaine, payable strictement sur réception du compte.

Les numéros non vendus ne sont pas retournables.

Adressez toute correspondance ou envoi d'argent à "Le Canard", Montréal, P.Q.

Montréal, 19 Septembre 1915



Moi, je me marie avec un Forest de fiancés, disait la soeur d'Eva.

Est-ce que Blanche T. s'occupe encore de son vieux qui avait l'habitude de l'attendre tous les mardis au Théâtre Français?

Oui, mon vieux, les canards sont ben facile à trouver d'c'temps-ci. Y en a une barge et un char... il s'agit de savoir faire son choix, mais un choix égal en qualité et en quantité.

Madame XXX, dont le mari est télégraphiste, qui a reçu un "papier de cour" pour la faire paraître comme témoin dans une action en séparation de corps et âme, n'est pas contente parce que son mari va avoir le nez au vent... maintenant.

Ein deutscher Aeroplan flog gestern über Paris und warf fünf Bomben. Zwei Frauen wurden verwundet.

Die Schlachtlinie reicht derzeit von

Amiens längs der Somme bis zur Meuse unterhalb Sedans. Es wird in Paris offiziell zugegeben, dass der linke französische Flügel gezwungen war zurückzuweichen.

Herr Pichon rät die Japaner aufzufordern, den Verbündeten in Europa zu helfen.

Ah! bonguinne... j'vous d'mande ben pardon... je m'pensais chez l'Kaiser où j'avais l'habitude de diner avant qu'il fasse son frais-scié... j'barbotais dans l'allemand... Voici la traduction pour ceux qui ne connaissent pas le latin de germania:

Un aéroplane allemand volait sur Paris hier et lançait cinq bombes, blessant deux femmes.

La ligne de bataille maintenant s'étend de près d'Amiens, le long de la Somme, à la Meuse en deça de Sedan. On annonce officiellement à Paris que les Français ont été obligés de céder du terrain à leur gauche.

M. Pichon suggère qu'on fasse appel aux Japonais à aider les alliés en Europe.



—Faut tirer encore une fois, monsieur, il n'a rien entendu.

CHASSE AU LOUP

Dans mon village, un jour, le tocsin sonne.
Je crie: "Au feu!" sur le champ, comme un fou.
"Oh! ce n'est pas le feu mais bien le loup!"
Me dit quelqu'un. — Où ça? — Chez la baronne,
Dans la forest que vous voyez là-bas.
C'est un fléau, tant il fait de dégâts!
On ne sait plus le nombre de ses crimes.
Ce maudit loup dépeuple le canton:
Quatre dindons, deux poules, un mouton,
Ce matin même ont été ses victimes.
Si le berger ne s'était pas sauvé,
Sans aucun doute il l'aurait enlevé.
Quels noirs forfaits! Ces loups n'ont font pas d'autres!
Nous le traquons... et vous êtes des nôtres?"

Nous étions dix des plus déterminés,
Aux grands exploits tous dix prédestinés!
L'occasion était des plus propices,
Et nos grands coeurs, doublés d'un bon fusil,
Accoutumés à tous les sacrifices,
Ne demandaient qu'à braver le péril.
Suivis des vœux de la commune entière,
Enthousiasmés, nous partimes pas.

Chemin faisant, pris d'une ardeur guerrière,
Un grand gaillard me racontait tout bas
Qu'étant pompier, il avait dans les flammes
Pensé périr, en secourant deux femmes.
Un autre avait, au risque de sa peau,
Gagné la croix en sauvant son drapeau.
Pas un qui n'eût vu au moins trois batailles,
Qui n'eût au moins repêché cinq noyés;
Le plus vaillant, tout couvert de médailles,
Nous raconta tant d'exploits variés,
Nous montra tant de nobles cicatrices,
Bref, étala tant d'états de services,
Qu'on lui promit la peau du louveteau.

Or, à cent pas à peine du hameau,
L'un de nous dix (c'était l'homme aux médailles),
Pâlit soudain, puis, s'arrêtant, se plaint
D'un mal subit qui trouble ses entrailles.
Du même mal un deuxième est atteint.
Il se trouva qu'un autre en sa demeure
Avait laissé cartouches, foudre et plomb.
"Allez toujours, ce ne sera pas long.
Nous vous joignons, disent-ils, tout à l'heure!"
Bref, au moment de charger nos fusils,
Taut compte fait, nous n'étions plus que six.

Notre valeur n'en était pas moins grande!
Ce que voyant, le plus fort de la bande
Pensa tout haut que six, c'était beaucoup
Pour attaquer un misérable loup!
"Si nous n'allions que trois à sa tanière?
Seul contre trois ils n'échappera guère.
Si le danger doit en être doublé,
Notre courage en sera décuplé,
Et nous aurons cent fois plus de mérite."
Puis, souhaitant bonne chance, il nous quitte.

Il ne fut pas le seul de son avis;
De tels conseils seront toujours suivis!
Mais, en partant, ils nous encouragèrent
A bien viser. En outre, deux jugèrent
Fort peu prudent de s'embarquer à jeun.
Par quoi, bientôt, nous ne fûmes plus qu'un...

En arrivant au bois de la baronne,
Foi de Gascon, nous n'étions plus personne!

UNE NUIT DE CHASSE

... Et tandis que le train filait à travers les plaines rôties par le soleil, qui s'étendent de Montpellier à Palavas, Campistrous, fièrement appuyé sur son fusil, nous dit avec un bon accent du Midi, tout vibrant de résonances métalliques:

—Oui, messieurs, cette année je vais encore chasser chez cet animal de Baillargues, dans ses terres de Vic; mais il ne m'y prendra plus comme l'année dernière, t'é! non, non, il ne m'y prendra plus.

—Il vous y a pris, l'année dernière? demandai-je avec intérêt.

—C'est-à-dire qu'il a essayé de m'y prendre, la pauvre, mais ça n'a pas pris parce que, voyez-vous, celui qui prendra Marius Campistrous, de Nîmes, eh bien, celui-là sera un malin, le malin des malins!

—Je n'en doute pas.

—Il faut dire que tous les ans nous allons faire l'ouverture chez Baillargues, dans sa sale bastide, à Vic-Mireval. Il y a là Césaire, Montaren, Generac, Bessèges, Robiac, Marsillargues.

—Jolis noms! fis-je en m'inclinant, et en me rappelant l'observation de Daudet sur ces noms extraordinaires qui ont l'air d'être vomis par la gueule d'une escopette.

—Mais, continua Campistrous en puisant une prise dans sa tabatière, ce ne sont pas des chasseurs sérieux. Pour vous rouler proprement un lapin, faire coup double sur une compagnie de perdreaux rouges, ou vous abattre un râle par le coup du roi, il n'y a encore que Marius; et le soir, quand, revenus à Vic, on comptait les pièces au tableau en faisant des tas séparés sur le perron, savez-vous, mon pitchoun, qu'est-ce qui était toujours, vous entendez, toujours le roi de la chasse?

—Je m'en doute.

—Vous vous en doutez — boundié! — je vous crois, même que ça faisait rager Baillargues qui y mettait une bête d'amour-propre de propriétaire. Alors l'an dernier, quand j'arrive à sa bastide, il me dit:

—Ah! pauvre Marius, cette fois, je ne pourrai pas te donner la chambre bleue au rez-de-chaussée; elle est prise par tante Olivette qui a sa sciatique et qui ne peut monter l'escalier, mais tu auras la chambre jaune au premier, et tu y seras très bien.

—Elle est fraîche? demandai-je.

—Si elle est fraîche! C'est-à-dire que c'est la plus fraîche de toute la maison. Elle est entre deux corridors.

—Bien, dis-je.

Et je montai dans la chambre jaune — un jaune d'un ton horrible! Pécaïre! mais ce Baillargues n'a pas de goût! D'ailleurs, la case était fraîche avec ses deux corridors, ses volets pleins et son rideau métallique pour s'opposer à l'action des mouches. Entre nous, les mouches c'est encore

avec les lapins le gibier qui pullule le plus à Vic-Mireval. Si je tenais à la fraîcheur, c'est que, moi, pour bien chasser, j'ai absolument besoin d'une bonne nuit. Si je dors mal, le lendemain je suis nerveux, le doigt tremble sur la gâchette, et alors adieu le coup double et le coup du roi. Je tire comme une mazette. Il le savait bien, Baillargues, et Generac aussi le savait, ainsi que Bessèges et Marsillargues...

—Enfin, tout le monde le savait.

—Oui, tout le monde le savait, et c'est pour cela qu'ils ont fait le complot. Donc, le soir on mange bien, on boit bien; on accommode les oursins chez Baillargues avec une certaine sauce au safran! Et on les arrose d'un petit vin blanc de Quissac qui gratte un peu, mais est agréable; là-dessus, après avoir taillé une bavette avec tante Olivette qui déraisonne, la pauvre, on va se coucher.

Je m'installe dans la chambre jaune, je prépare ma cartouchière pour le lendemain, je graisse mes souliers

Mais voici qu'on frappe de nouveau à la porte.

—Entrez!

Cette fois, c'était le grand Césaire qui me priait à son tour de pardonner la liberté grande, mais nécessité n'a pas de loi! "Que le diable vous enlève!" ripostai-je en me retournant avec rage dans la ruelle. Même comédie. Puis à la queue leu-leu, c'est Bessèges, puis Robiac, puis Marsillargues — tous en bannière — tous répétant la même chanson, s'excusant sur le maudit vin de Quissac, et espérant leur arrivée de quart d'heure en quart d'heure. J'avais bien envie d'aller pousser le verrou de la porte de gauche, mais j'étais retenu par l'humanité; et puis, dans mon demi-sommeil, je me disais: "Si je me lève, si je me réveille tout à fait, c'est fini, ma nuit est perdue."

Pourtant un doute me vint. Comment ces gens-là étaient-ils malades d'un commun accord, alors que moi je ne l'étais pas! Ce n'était pas naturel, t'é! Cette idée me lancine, me tra-



—C'est drôle, plus je vous regarde et moins je vous trouve l'air d'un chas-

seur. Au fait qu'avez-vous donc déjà tué?

—Le ver.

moi-même au suif de Marseille, et je m'endors en rêvant que j'abattais tout le gibier de Baillargues. Je venais à peine de fermer l'oeil, lorsque j'entends frapper à ma porte du côté du corridor de gauche.

—Entrez!

C'était le gros Montaren en caleçon, avec une bougie à la main. Il est horrible, Montaren, en caleçon. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon bon.

—Pardon de vous déranger, mon cher Campistrous, mais il paraît qu'il faut passer par votre chambre pour aller au... retiro, et ce satané vin de Quissac m'a rendu un peu malade...

—Faites! faites! répondis-je avec humeur.

Montaren passe avec sa chandelle, ouvre la porte du corridor de droite, reste quelques minutes absent, puis repasse, toujours avec sa lumière qui vacillait, ouvre la porte de droite, s'excuse, et enfin disparaît par la porte de gauche. Bon! Tout cela m'avait réveillé, mais enfin, il faut se faire une raison et j'arrive à me rendormir.

vaille le cervellet; bref, je me lève à mon tour, et je vais inspecter le corridor de droite qui conduisait au retiro. Eh bien! tonnerre de Marseille! je vous le donne en mille, mon pitchoun! Pas l'ombre de retiro! C'était une farce. La seule pièce était un débarras où l'on rangeait les olives. Tous ces mécréants faisaient semblant d'être malades pour le simple plaisir de me réveiller. Ils posaient un moment dans la chambre aux olives, puis ils reparaissaient comme des gens soulagés.

Alors, quand Generac s'est présenté à son tour, je l'ai laissé entrer, puis, quand il a été passé, j'ai refermé la porte de droite à double tour et je l'ai laissé là toute la nuit. T'é...

—Mais vous, mon pauvre monsieur Campistrous, vous n'en aviez pas moins passé une nuit déplorable!

—Pas moins, comme vous dites, d'autant plus que Generac a passé le reste de son temps à jurer et à envoyer des coups de pied dans la porte. Aussi, le lendemain matin, quand

j'ai voulu partir, j'ai bien senti que j'avais la fièvre, et que j'allais tirer comme une savate. Baillargues, frais, reposé, me regardait d'un air goguenard. Alors, qu'ai-je fait? J'ai laissé le fusil au râtelier et j'ai pris simplement ma tabatière et une grosse pierre très dure dans mon carnier. Si vous les aviez entendus rire! Vous ne savez pas, mon pitchoun, comme on rit dans le Midi, quand on se met à rire! Les vitres tremblaient. Moi, je les laissai rire, t'é! Et je pars tout seul, de mon côté, les mains dans mes poches. Le long de la côte de Vic, au milieu des ajoncs, il y a beaucoup de terriers. Je savais que les lapins du Midi sont très friands de tabac à priser. Aussi je plaçai devant le trou du terrier ma grosse pierre et sur cette pierre une forte pincée de tabac; puis je me cachai derrière un buisson de romarins et j'attendis.

Peu de temps après, à l'entrée du terrier, je vis apparaître un gros lapin. Avec son nez mobile, il renifla avec amour mon tabac, mais celui-ci produisit immédiatement son effet, bagasse! et paf! le lapin éternua si fort, si fort qu'il se brisa la tête contre la pierre dure, et je n'eus plus qu'à le fourrer tout étourdi du choc dans mon carnier. Je répétai cette expérience devant tous les terriers que je rencontrai, et la chasse dura tant que j'eus des munitions, c'est-à-dire du tabac dans ma tabatière. Le soir, j'accusais encore vingt-sept pièces au tableau, et, à la grande fureur de Baillargues, Bessèges, Robiac, Césaire et Marsillargues, j'étais encore proclamé roi de la chasse.

—Et Generac? Qu'est devenu Generac que vous aviez enfermé dans la chambre aux olives?

—Generac? T'é! il y est peut-être encore!

—Monsieur, dis-je poliment à Campistrous, je crois à votre histoire parce que nous approchons de Palavas et que vous me la narrez avec l'accent marseillais — ce qui est énorme — mais si vous me la racontiez seulement dans la plaine St-Denis avec l'accent de Pantin... et bien! je vous avoue que j'aurais des doutes.

RICHARD O'MONROY.

:o:

Ce sont les dépenses extravagantes et insensées, c'est le pillage des fonds publics qui font le plus beau titre de gloire du ministère actuel. En vérité, M. Borden et ses collègues dépensent royalement. Ils jettent sans compter des centaines de milliers de dollars sur des travaux d'utilité fort douteuse — mais avantageux au point de vue du parti. N'oubliez pas que les dépenses nationales ont doublé depuis que la nouvelle administration est arrivée au pouvoir.



ECHOS et POTINS

M. Fillion a toujours le rire ouvert, à discrétion.

M. Godeau tient, lui aussi, à son fin sourire.

Phrase célèbre: "Que joue-t-on la semaine prochaine?"

M. Charles Dupuis, vice-président de la maison Pathé Frères, était de passage dernièrement à Montréal chez M. L. E. Ouimet, représentant de la grande compagnie française.

M. Armand Robi est un des directeurs de la Compagnie d'Appareils Automatiques Limitée.

Plus les théâtres sont petits, plus les potins y sont grands.

Un mot terrible d'une de nos plus bruyantes cabotines. Elle vit avec XXX qu'elle a en horreur et qu'elle supporte en raison surtout des énormes dépenses qu'il fait pour elle, peut-être aussi un peu de la crainte qu'il lui inspire. Comme on lui parlait de l'amour qu'elle avait pour lui: "Moi, dit-elle, je l'abomine. C'est au point que la nuit quand je me réveille à côté de lui, je le tâte pour savoir s'il n'est pas enfin froid".

Il semble bien qu'on ait, à l'heure actuelle, construit assez de théâtres cinématographiques dans les grandes capitales pour satisfaire le goût du public. Londres n'en contient pas moins de cinq cents. Mais c'est à New-York, surtout, qu'ils sont en

NOS ARTISTES



M. Tremblay, du National.

abondance. Une enquête récente a prouvé qu'il y en avait 850 dans la cité américaine, et une rue, la Troisième Avenue, en possède à elle seule 37. Il y en a 28 dans Broadway et dans une autre rue, trois "cinémas" se suivent, et il y en a un juste en face.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

"Le Train No 6"

Grâce à M. Julien Daoust, Montréal verra la semaine prochaine au théâtre National l'un des plus célèbres drames qui aient jamais été écrits en français "Le Train No 6". C'est à coup sûr une agréable surprise que nous ménageait M. Daoust, et le public saura l'en récompenser en se rendant en foule à ces représentations qui promettent d'être magnifiques. Cette pièce en 5 actes et 8 tableaux, dans laquelle le côté comique alterne avec la partie dramatique, est bien faite pour plaire; il y a surtout un tableau qui ne manquera pas de faire sensation: le passage d'un train complet filant à toute vapeur et la catastrophe qui s'en suit.

Toute la troupe de M. Julien Daoust est au programme et on applaudira à tour de rôle, dans l'ordre de la distribution: MM. Vallubert, Barry, Tremblay, Leclair, Hamel, Pelletier, Villeraie, Godeau, Léo, Dauriac, etc., et Mmes Devoyod, Robert, Bella Ouellette, Demons, Rose-Alma, etc.

On nous informe que M. Julien Daoust est à mettre la dernière main à une pièce qui fera sensation; nous en reparlerons.

CANADIEN-FRANÇAIS

M. Robi nous offre une grosse primeur pour la semaine prochaine, en mettant à l'affiche "Miss Helyett", l'opérette d'Audran, le plus grand succès de Paris, il y a quelques années. Cette oeuvre exquise a été traduite dans toutes les langues et elle a été jouée des milliers de fois, dans toutes les parties du monde. Il n'y a qu'à Montréal que nous ne l'avons pas encore entendue, pour la raison bien simple que nous n'avons pas eu d'opérette depuis 20 ans au moins. Nous ne saurions trop féliciter M. Robi de son initiative, surtout quand on nous apprend que cette opérette sera montée avec tout le luxe nécessaire de décors et de costumes et qu'il y aura même le corps de ballet au complet, avec Mlle Russ comme danseuse étoile. Toute la troupe est au grand complet et la dis-

Une FABLICHONNERIE par Semaine

par GEORGES GILLET

CHASSE AUX OURS

De jolis petits ours, bien léchés, gracieux,
Grandissaient confiants, joyeux,
Dans leur tranquille solitude,
Quand, un matin, leur mère avec inquiétude
Leur dit: "Mes chers enfants, il faut fuir ce pays;
Je viens d'apercevoir des chasseurs ennemis.
Ils ont de bons fusils; ils nous prendront pour cible.
Demeurer en ces lieux ne nous est plus possible.
Adieu, charmant séjour; adieu, site paisible
Où je vous ai vus naître, où nous vivions contents!
Le bonheur ici-bas ne dure pas longtemps.
Hâtons-nous! Car déjà nos bourreaux nous entourent.
Demain serait trop tard!" A ce discours vibrant
Sans perdre une minute, effarés et pleurant,
Les beaux petits oursons partirent en courant.

MORALITE

Les beaux oursons courent!

tribution comprend Mmes Simonne Barlatier-Rivière, Thérèse D'Orgeval, Roberval, Dubuisson, Danjou; MM. Rudolf, Pellerin, Delville, Robi, Cauvin, etc., etc. Quant à la musique, elle est exquise et M. Miro saura nous en souligner toutes les beautés avec son excellent orchestre et ses choeurs qui chantent. L'intrigue de "Miss Helyett" est tordante au possible, tant par les situations que par le dialogue.

PARC SOHMER

Les plus difficiles eux-mêmes ne sauraient être satisfaits de l'excellent programme que nous offre la direction, pour les deux représentations de demain, après-midi et soir. Il y a d'abord la troupe Great Santell, se composant de trois hercules jonglant de façon merveilleuse avec des boulets de canon, ce qui est bien d'actualité; puis les trois soeurs Anderson, qui dansent à la corde et font des tours d'acrobatie, tout en changeant de costume; c'est un très chic numéro; les Westons Models excellent dans le genre poses plastiques de dix différentes manières, dans un cadre spécial avec décors ad hoc; c'est la première fois qu'on verra un tel numéro sur la scène du Parc. Leclair, Sampson & Cie sont des acrobates bouffes d'une grande force et qui ne manquent pas de faire rire. Les deux Mathews sont des virtuoses du banjo et savent jouer même du classique. Bernard et Finité, deux jeunes garçons, sont des chanteurs et danseurs hors ligne, et l'un d'eux, Finité, n'est pas seulement comédien, mais c'est un des meilleurs danseurs des Etats-Unis. A part ce programme de vaudeville bien nourri, il y aura le concert de la musique du Parc sous la direction de M. Vandeermeersch, qui a préparé des numéros qui ne manqueront pas de faire sensation. A cause de la belle température, il y aura aussi concert sur la terrasse par l'orchestrophone et illumination.

Les Commandements du Chasseur

- Sans rechigner tu sauteras
De ton lit matinalement,
- Dans les champs tu t'échineras
Jusqu'au soir inclusivement,
- Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.
- L'oeuvre de mort n'accompliras
Que dans tes rêves seulement,
- Les poulets tu respecteras
Ainsi que les chats mêmement,
- Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand,
- Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément,
- Ton fusil tu déchargeras
En revenant soigneusement,
- Vers huit heures tu rentreras
Anéanti complètement,
- Et chez toi ne rapporteras
Qu'un moineau mort d'isolement.



- Vous avez fait bonne chasse?
- Non, mon arme repousse...
- Repousse le gibier?



—...Une compagnie de perdrix étonnante. On aurait cru un nuage. J'épaule et je tire. Un coup, deux coups, trois coups, quatre coups, cinq coups, six...

—Tu ne rechargeais donc pas?

—Je n'avais pas le temps!

—Mon mari aime le danger, il ne chasse que la grosse bête...

—Ah! mon Dieu! Vous n'avez pas peur qu'il se blesse?

—En somme, voilà trois fois que tu rentres bredouille?

—Comme tu exagères, aujourd'hui j'ai vu un lapin...



—J'ai un chien de chasse épatant. L'autre jour, je tire un moineau, et il m'a rapporté un poulet

Le Bon Chasseur

Fabien, le bon chasseur, entra. Il n'avait reconnu à travers les vitres. Et, quittant ma table, mes amis, je me précipitai au-devant de lui, à la fois étonné et ravi de le voir dans la capitale.

Ravi, parce que rien ne pouvait m'être plus agréable, à moi, paysan exilé, que la rencontre de ce solide compagnon, jeune malgré ses soixante ans, et de si fière mine encore, avec sa peau tannée au grand air, ses moustaches de Palikare, sous le costume de chasseur, en velours d'une simplicité tout ensemble noble et rustique, qu'il ne quittait jamais, même pour venir à Paris.

Etonné, parce que, à ce moment, la chasse étant ouverte, je le voyais plutôt en train, amateur de coups de fusil raffinés, soit de traquer au pays de Samargue, dans les étangs, le long du fleuve, le castor et le flamant rose, soit de tirer les grands oiseaux à balle franche sur les sommets de Lure, endroit bizarre où toute végétation s'arrête et où l'on ne voit plus, en fait d'êtres vivants que des aigles et des jean-le-blanc, lesquels se nourrissent de vipères, et des vipères lesquelles se nourrissent d'une sorte de grillons noirs qui pullulent à ces hauteurs; sans qu'on ait jamais pu savoir de quoi, au milieu des sèches pierres calcinées par le soleil, corrodées par la neige blanche, et sonores comme de vieux os, les grillons, à leur tour, se nourrissent.

Où, plutôt, Fabien n'arrivait-il pas, je n'y songe que maintenant, de guetter le coq de bruyère, sous les centaines sapins largement étalés et pleurant la résine qui assiègent en colonnes d'assaut, les abrupts contreforts des Alpes dauphinoises.

Mais je n'eus pas le temps de l'interroger. Broyant mes doigts dans sa forte main poilue, décorée d'une lourde bague à camée, dont la pression, d'ailleurs amicale, estampilla mon épiderme d'un profil de César romain, et me plongeant jusqu'au fond de l'âme l'interrogation de ses bons gros yeux bleus et doux, aux paupières fripées un peu, où soudain perla une larme:

—Tu as eu la nouvelle? me dit-il.

Je ne savais pas la nouvelle, mais je feignis de la savoir. J'eus tort, certainement, la chose ne m'arrivera plus. Et, pour éviter des explications inutiles, comptant aussi qu'au cours de la conversation, Fabien me renseignerait à tout hasard, je répondis, affectueux et pénétré:

—Oui, mon cher Fabien, et tu peux croire...

—Ah! ça été pour moi un rude coup, interrompit-il aussitôt en me broyant les doigts une fois encore; mais asseyons-nous et prenons une absinthe. Après ces douze heures de voyage, seul à seul avec mes pensées, j'ai besoin, grand besoin, d'épancher mon cœur dans un cœur d'ami.

Puis, le garçon appelé, le plateau servi, les absinthes battues:

—Voilà! reprit Fabien, depuis l'événement, c'est-à-dire depuis je ne sais combien de semaines et de mois, j'étais resté comme stupide, me désintéressant de tout, n'ayant plus de goût à rien, oui! le croiras-tu, pas même à la chasse. Alors, on m'a conseillé de voyager, de me distraire...

Cet excès de douleur me surprenait un peu. Non pas que Fabien fût un mauvais cœur. Mais je le savais d'esprit changeant, un peu enfantin, sorte de gros panier percé où les sensations ne tenaient guère.

—Tout un drame! soupira Fabien.

Et je me demandais, pour que le souvenir lui en restât si cuisant à si longue distance, quel drame avait bien pu bouleverser la vie de tranquille égoïsme que Fabien s'était organisée.

Vous saurez donc que Fabien possédait pour seule famille un frère, vieux garçon comme lui, et une soeur demeurée veuve. Ils vivaient tous les trois, tantôt à leur maison de ville, tantôt sur leur terre des Clapeyrolles, braves gens un peu maniaques et que chacun d'eux estimait.

Lequel était mort, du frère ou de la soeur, et surtout dans quelles circonstances? Car, évidemment, c'était de la mort de l'un ou de l'autre qu'il s'agissait.

J'attendais, sur une prudente réserve, que Fabien, tout en se désolant, me l'apprit.

—Non! reprit-il, juge de mon émotion, quand, l'ayant laissé la veille, aussi bien portant que toi et moi, j'ouvris ma porte au petit jour et je le vois étendu dans la neige...

"Je le vois," avait dit Fabien.

—Bon! pensai-je, un point est acquis. Il s'agit du frère. Allons-y, je puis me lancer.

Et, me composant une figure de circonstance, avec le geste et le ton commandés:

—Que veux-tu? nous sommes tous mortels, et à son âge...

En effet, le frère de Fabien, fort gourmand, gros mangeur et de complexion apoplectique, avait bien pu mourir ainsi d'une attaque subite, aux Clapeyrolles. Et cette circonstance qu'on l'avait trouvé dans la neige, le matin, abandonné sans secours, me faisait déjà mieux comprendre l'excès de douleur du bon Fabien, lequel, intérieurement s'accusait sans doute de quelque négligence.

—Par conséquent, insinuai-je, car je ne voulais pas me hasarder de trop, le malheur serait arrié pendant la nuit?

—Oui! pendant la nuit du 15 décembre, une nuit terrible... Mais on ne t'a donc pas écrit les détails? Alors, tu ne sais pas, tu ne sais rien... Et dire que c'est moi la cause! Dire que moi, de mes mains, de mes propres mains, croyant régler le compte d'un loup, qui chassé hors des bois par le froid et la faim, venait chaque soir, rôder autour de la ferme... Mais, pardon l'émotion m'étouffe...

—Voyons, du calme, Fabien!

Fabien ne m'écoutait pas. Fabien demeurait immobile, la tête dans ses mains, ravalant des sanglots; et je me figurais cette nuit terrible! Fabien embusqué aux Clapeyrolles pour tuer le loup, Fabien entendant du bruit, tirant au jugé sur une ombre, ne voulant pas sortir avant l'aurore, par prudence, car la prudence chacun le sait, est la première qualité du chasseur comme du héros, puis le matin, au petit jour, trouvant dans la neige, au lieu de la bête morte...

Autour de nous, le café avait fait silence, et tous, anxieux, attendaient.

Intéressé moi-même au plus haut point:

—Ainsi, ce malheureux coup de fusil?...

—Qui parle de coup de fusil? s'écria Fabien soudain réveillé, puisque c'est avec des saucisses...

—Avec des saucisses?

—Eh! oui, des saucisses à la strychnine que j'avais, hélas! préparées, pour le loup en question, d'abord, et, le cas échéant, pour le renard et pour la fouine, car, avec toute cette puante sauvagine, impossible, aux Clapeyrolles, de rien avoir à soi.

Le drame, peu à peu, se reconstituait.

Je voyais, maintenant, le frère de Fabien demeuré un soir, ains que la chose lui arrivait, seul aux Clapeyrolles, habitation isolée où, parfois, manquaient les provisions; je le voyais trouvant quelque part, dans un coin, ces appétissantes saucisses, les grillant lui-même à la cuisinière... Seulement, je ne m'expliquais pas bien qu'empoisonné ainsi, au lieu de demander secours, par exemple, aux fermiers, il fût allé mourir dehors, dans la neige.

Un dernier accès de douleur mit un terme à mes perplexités.

—S'il n'y aurait pas de quoi se brûler la cervelle! s'écria-t-il, ému sincèrement et versant presque de vraies larmes, quand je pense qu'un si bon chien...

—Un chien! Il s'agit donc d'un chien?

—Eh! oui, Ourson, ce pauvre Ourson, lequel, innocemment, l'ayant découverte aux creux d'un sillon, mangea pour son malheur une des saucisses par moi jetées. Tu le connaissais bien Ourson? Jamais plus on n'en reverra le pareil! Ourson qui, sans le casser, pendant des 10, 20 kilomètres, portait un oeuf frais dans sa gueule; Ourson, enfin! car, tu le sais, il ne lui manquait que la parole! Et encore, ajouta Fabien avec une conviction désormais comique, encore, la parole, il l'avait.

Sur ces mots, Fabien se tut. Pour nous remettre de tant d'émotions, nous primes une deuxième absinthe. Et le soir, après un diner joyeux, mélancoliquement, devant un autre café, consolés un peu, attendris encore, nous parlions, le bon chasseur et moi, des vertus sans nombre et de la fin tragique d'Ourson.

Paul ARENE.

La Chasse à l'Homme

Une chasse est ouverte dès le mois d'avril en Angleterre, faisant résonner dans les bois les appels joyeux des chasseurs et la voix sonore des chiens.

Disons tout de suite qu'il s'agit d'une chasse à l'homme, oui, à l'homme, non pas comme vous pourriez le croire, de quelque malfaiteur qu'on traque, de quelque chemineau qui se terre ou de quelque pauvre diable sacrifié à de sanguinaires divertissements, mais d'un homme du meilleur monde, souvent titré, mis à la dernière mode.

Il prend son rôle de gibier de la plus sérieuse façon et n'a qu'un but: dépiéster la meute.

Jeux de fous! pensez-vous peut-être.

Au contraire! Jeux de sages, aimant le grand air, la belle nature et les bêtes de race.

Les Anglais — admirables éleveurs — ont su, à grand-peine, conserver une merveilleuse race de chiens qui se perdait, les "bloodhounds", célèbres dans les fastes de la vénerie. Ils sont d'origine française et, sous Louis XIII, portaient le nom de "chiens de St-Hubert".

Peinés de voir une si belle race disparaître, des sportsmen anglais s'émurent, retrouvèrent quelques "types" irréprochables, les croisèrent habilement et refirent des meutes. Ils se mirent tout exprès en club et l'on vit de solennels équipages, comme ceux de MM. Sloker, Leestone Smith, Sunderland, Oliphant.

Les bloodhounds sont des bêtes admirables, noires, trapues, ardentes, d'un courage infatigable, chassant toute espèce de gibier, avec un odorat d'une subtilité qu'on ne connaît à aucune autre race de chiens.

On pensa alors à donner à ces animaux de chasse qui étaient le mieux doués, le gibier le plus difficile, à l'odeur la plus fugitive. Il y avait quelque élégance dans ce tour de force. Sans broncher, ils l'accomplirent, et un sport nouveau naquit voici une huitaine d'années, qui, tout de suite, connut la vogue.

Et c'est ainsi qu'aux beaux jours, certaines personnalités de la plus haute société anglaise se livrent chaque année avec ferveur à cette étrange chasse: la chasse à l'homme aux chiens courants.

L'homme désigné pour être gibier part avec une avance de deux à cinq heures, suivant la force du vent.

Avant de partir il est allé vers les chiens, les a flattés de la main et leur a fait sentir son veston. Point de parfum de coquetterie. Il ne faut ni héliotrope ni patchouli. Chaque individu a son petit "fumet" personnel.

Tout à l'heure la meute s'élançera, bruyante, sur la trace, donnant de la voix.

Derrière, les chasseurs suivront à cheval, en bicyclette, en auto même, cortège joyeux et intrépide, car les chemins seront peut-être difficiles.

Pendant ce temps le "gibier", par tous les moyens, s'efforce de gagner

du terrain en dépistant les chiens qui le cherchent. Les conditions atmosphériques l'y aident parfois. Il a mille ruses: tantôt il grimpe dans un arbre, fait des bonds ou des zigzags compliqués; tantôt il se mêle à des gens qui passent, entre dans des maisons.

Mais les bloodhounds sont des malins qui ne se laissent pas refaire. Le nez bas, ils quêtent, démêlant la trace au milieu de cent autres, ne se trompant pas aux lacets de route, n'hésitant guère. Ils prennent leurs retours d'eux-mêmes sans qu'on ait à les diriger. Les piqueurs n'ont pas besoin de les encourager de la voix ou du fouet. Il est rare qu'après douze à vingt kilomètres, soit quarante à soixante minutes, ils n'aient pas retrouvé leur homme.

A mesure qu'ils s'en rapprochent, celui-ci redouble d'ingéniosité et de gymnastique. On en vit, bons nageurs, qui entraient dans l'eau d'une rivière, pour repartir très en aval ou en amont. Infailliblement, à la fin, le "gibier" est pris, serait-il caché dans une maison ou au milieu de la foule d'un marché.

A l'hallali, point de curée. Les bonnes bêtes, très douces, une fois le but atteint, jappent de plaisir mais se gardent de mordre, comme conscientes de travailler pour la gloire et de faire de l'art pour l'art.

Un repas joyeux, au soir, réunit chasseurs et chassé, celui-ci présidant la table, est tenu au dessert de raconter, en un "speech" aux dames, ses émotions.

Le Bloodhound Club que préside excellentement le marquis de Linlithgow, est fier de ce sport pittoresque qui ne rencontre que des succès. Il a organisé dans les vastes plaines entourant la ville de Salesbury de solennels concours et les jolies Anglaises commencent à raffoler de ce jeu bien vivant et sans danger.

Peut-être, par ces temps d'entente cordiale, cette vogue passera-t-elle l'eau pour rendre aux bloodhounds jadis français leur vieux nom de Saint-Hubert. Et il ne sera pas banal de voir certains jeunes gens "à la mode" se faire courir dans les bois de Marly ou de Rambouillet!...

Tireur Epatant

Tonton, tontaine, tonton!...

Voici revenue la saison des chasses. A cette époque de l'année, les cynégètes parisiens d'autrefois graissaient leurs bottes, fourbissaient leur fusil à baguette, caressaient leur chien et songeaient aux randonnées en plaine.

Ceux d'aujourd'hui, autrement raffinés et pervers, pensent surtout que la chasse excuse toutes les fugues. Aussi leurs préparatifs consistent-ils surtout à s'enquérir d'une petite amie accueillante, d'une garçonne sûre et à se pourvoir de l'adresse et du prix courant d'un marchand de gibier.

Et comme ils rentrent vannés, éreintés, mais la gibecière pleine, leurs Pénelopes les plaignent et les admirent.

— Mon mari, disait l'une d'entre elles à ses amies, est un tireur épatant; à chaque coup, il abat sa bête!

C'est en effet, belle prouesse! mais elle ne devrait pas s'en vanter.

Le Chasseur Invité

J'étais parmi la douzaine de privilégiés que le comte de Pygmalion avait invités à venir chasser sur ses terres.

Mais, dès notre arrivée, nous sûmes qu'il n'était plus question de chasse: les serviteurs venaient de se mettre en grève, et, privé de sa domesticité, le château n'était pas à prendre avec des pinces!

— Ne vous frappez pas! dites-nous à la comtesse — qui sanglotait, — nous mettrons la main à la pâte!

Et, de fait, le lendemain, dès 6 heures, nous étions tous sur pied, à retourner nos matelas! Les dames confectionnèrent le chocolat, pendant que les messieurs nettoyaient les chaussures et brosaient les habits.

A 10 heures, la comtesse et ses amies se rendirent au marché avec d'immenses paniers... Elles revinrent couvertes de contusions, car les grévistes — aux aguets — étaient impitoyables pour les renards!

On fit la cuisine en chœur; au déjeuner, le petit de Fouquières et moi, endossâmes nos habits et servîmes à table. Puis ces dames firent la vaisselle, pendant que nous passions le salon à l'encaustique. Le comte nous convia alors à un cotillon des plus originaux: les pieds chaussés de brosse, nous bostonnâmes sur la cire! Jamais le parquet du salon n'avait relui autant!

Le reste de l'après-midi fut consacré à la lessive; le linge, étendu sur la pelouse, fut bientôt sec; nous le repassâmes le soir...

Deux semaines s'écoulèrent ainsi, sans apporter de changement à la situation. Nous aurions bien voulu nous en aller... mais il était de notre devoir de ne pas plaquer nos hôtes dans ce triste état!

Enfin, la grève prit fin. Les serviteurs reprirent leur place!

Alors, le comte de Pygmalion fut très correct: il ne nous renvoya pas tout de suite. Il nous accorda nos huit jours — au bout desquels nous quittâmes le château, munis chacun d'un excellent certificat...

—:o:—

Chasseurs, mes frères, ne sauriez-vous jamais poursuivre que les cailles, les sangliers ou les alouettes? Alors que pendant l'été vous êtes de votre côté condamnés à l'inaction, toute une humanité souffre des harcèlements de milliers d'insectes. Voilà pourtant une belle occasion de développer vos talents.

Ne croyez-vous pas qu'il soit palpitant de chasser la mouche autrement qu'avec un éventail?

Le hanneton abattu à coups de revolver, voilà le sport élégant.

Et la mitrailleuse à moucherons?

Acculer la coquerelle au couteau. L'affût au papillon a son charme. Les chausse-trapes moustiques, le lasso pour guêpes. Enfin, l'arc est tout indiqué pour l'araignée. A moins que vous ne préfériez les chasser à l'ail — par votre haleine.

La Chasse au Facteur

Un coin de bois. — Au moment précis où le lecteur dévore ces lignes avec une hâte aussi fébrile que compréhensible, un gros monsieur apparaît, suivi d'un petit monsieur. Ils sont tous deux porteurs de fusils.

Le gros monsieur. — Mon cher invité, vous allez vous poster ici...

Le petit monsieur. — Là?

Le gros monsieur. — Un peu plus à droite!...

Le petit monsieur. — Comme ceci?

Le gros monsieur. — A droit! à droite!... Vous allez à gauche!

Le petit monsieur. — C'est juste.

Le gros monsieur. — Bien!... Ne bougez pas de là avant qu'on vienne vous rechercher... Il est huit heures; je crois que la chasse se prolongera jusqu'à trois heures un quart...

Le petit monsieur. — Peste!...

Le gros monsieur. — Vous allez tenir votre fusil en avant comme ceci...

Le petit monsieur. — Comme ceci?

Le gros monsieur. — Un peu plus haut!

Le petit monsieur. — Ça va?

Le gros monsieur. — Plus haut! plus haut! Vous le baissez, au contraire...

Le petit monsieur. — C'est juste.

Le gros monsieur. — Bien!... Ne bougez pas avant qu'on vienne... Gardez le doigt sur la gâchette. Un sanglier débouchera certainement...

Le petit monsieur, pas rassuré du tout. — Beum... beum...

Le gros monsieur. — Ou, tout au moins, une poule faisane...

Le petit monsieur. — Ah! ah!

Le gros monsieur. — Peut-être un lapereau.

Le petit monsieur. — ???

Le gros monsieur. — En tout cas, vous verrez le facteur...

Le petit monsieur, effaré — Le facteur?...

Le gros monsieur. — Oui... Il passe par ce petit sentier, à gauche, sur les midi, généralement... Tenez, voici une lettre, vous la lui remettrez, il la jettera à la boîte... C'est pour un de mes clients de Paris...

(Le petit monsieur, visiblement épaté, prend la missive, cependant que le gros monsieur disparaît dans les fourrés en chantonnant...)

—:o:—

Il y a longtemps que, dans l'Inde, on ne fait plus la chasse à l'éléphant pour le tuer, mais seulement pour le capturer en vue des services précieux que rend le robuste pachyderme. Sa capture n'en demeure pas moins un sport émouvant, et, parfois, plein de péril. Il y a quelque temps, le maharajah de Mysore avait organisé une de ces grandes chasses qui n'ont lieu qu'à des intervalles très éloignées. On y a capturé 98 éléphants, dont les plus jeunes, les "p'tits", étaient déjà de magnifique apparence.

Il n'y aura plus de chasse à l'éléphant dans le royaume de Mysore avant 1916, époque à laquelle le Prince de Galles doit visiter l'Inde.



PARTIE DE CHASSE



M. le procureur de la République Jourdan était un magistrat sévère, qui semblait requérir l'application de la loi même quand il jouait au billard. Il ne connaissait pas la divine vertu d'indulgence. Rigoureux pour lui-même, comme il était inclément pour les autres, il n'admettait pas les faiblesses humaines ni la fatalité des circonstances.

Néanmoins, il faut reconnaître que M. le procureur Jourdan avait le sentiment de la justice. Ce sentiment de la justice le conduisait à penser que sa valeur n'était pas à sa place dans le médiocre tribunal de province où il se morfondait, et que nul plus que lui ne méritait de l'avancement. Mais il savait aussi, hélas! que l'équité n'est qu'une boîteuse qui a grand besoin d'être soutenue. C'est pourquoi il résolut, par ce matin d'octobre, d'aller faire visite au député de l'arrondissement, M. Gibelin, qui villégiaturait dans les environs. M. Gibelin allait bientôt retourner à Paris pour la rentrée des Chambres. Les journaux parlaient d'un prochain mouvement judiciaire... Il n'en faut pas davantage pour donner des ailes à la bicyclette d'un procureur de la République.

Au bout d'une heure de chemin et d'une pénible montée, il parvint à la maison, dans les feuilles, où M. le député Gibelin abritait ses vacances. Pourquoi y a-t-il toujours une rude côte à gravir pour arriver chez nos protecteurs? Ils ne pourraient donc pas se loger ailleurs que dans les hauteurs difficiles? M. Jourdan s'épongea, secoua la poussière de ses vêtements, répara sa toilette, et sonna à la grille.

—Monsieur n'est pas là, dit la servante.

—Rentrera-t-il bientôt?

—Je ne sais pas. Il est aux alouettes. Si vous voulez le rejoindre, je crois que vous le trouverez là-haut, de ce côté.

POÈTE



Un chasseur de vers

Là-haut! Encore plus haut! Allons! M. Jourdan, poussant sa bicyclette, grimpa vers le plateau indiqué, à la recherche du député.

M. Gibelin était aux alouettes. La matinée s'annonçait bien. Après une gelée blanche, le soleil avait percé le brouillard. Les alouettes venaient abondamment. M. Gibelin goûtait la douceur de la ville.

Il vit soudain paraître le procureur de la République, qui arrivait, vers lui, essoufflé, tirant sa bicyclette à travers champs. "Zut! songea M. Gibelin, en voilà un qui vient me déranger. Et les alouettes venaient si bien..." Mais comme il était naturellement aimable, il accueillit gracieusement le fâcheux visiteur.

—Vous n'êtes pas chasseur, mon cher procureur?

—Non, je n'ai jamais chassé.

—C'est pourtant agréable, par une jolie matinée comme celle-ci... Tenez, voudriez-vous me rendre un service?

—Bien volontiers.

—Je n'ai justement personne pour tirer le miroir. Si j'osais vous demander...

M. le procureur Jourdan était trop désireux de gagner la faveur d'un député pour ne pas accueillir avec empressement cette occasion de le servir. Mais il ignorait l'art de tirer le miroir. Sa bonne volonté était grande et maladroite. M. Gibelin lui enseigna la manière. Et le procureur apporta toute son application à remplir convenablement la mission qui lui était confiée.

Le désir de bien faire stimule le talent. M. Jourdan acquit rapidement la bonne façon de tourner le miroir avec un mouvement rythmé. Deux ou trois alouettes s'approchèrent et furent abattues. M. Jourdan manifesta une admiration excessive pour le coup de fusil de M. Gibelin.

—Quelle adresse il faut avoir! dit-il.

—Mais non. Ce n'est pas difficile, Voulez-vous essayer?

—Oh! monsieur le député. Je ne sais pas tirer.

—Vous apprendrez. J'ai justement deux fusils, pour en changer quand l'arme s'échauffe. Prenez-en un.

—Merci, je ne puis pas, non, non... D'ailleurs, je n'ai pas de permis.

—Mon Dieu! pour tirer une alouette, il n'y a pas là de quoi troubler votre conscience.

—Mais songez donc, si le garde champêtre arrivait. Voyez-vous cela, le procureur de la République, pris en délit de braconnage!

—Le garde champêtre! Ne vous inquiétez pas. Depuis dix ans que je chasse ici, je ne l'ai pas vu une fois.

Devant cette instance, M. Jourdan se laissait ébranler. Ce n'était point pour son plaisir, car il prévoyait que cela ne l'amuserait pas du tout. Et il n'était pas tenté non plus par l'attrait du péché. Mais pouvait-il résister à une

si pressante invitation du député, dont il espérait les bienfaits?

—Prenez donc ce fusil, répétait M. Gibelin.

M. Jourdan le prit.

—Attention! Voici une alouette... Tirez.

M. Jourdan tira. L'alouette s'envola. Il en manqua deux autres. Avec l'aide du destin, il tua la quatrième qui vint se présenter. Ce succès le ravit. Il prit goût à ce jeu coupable. Il épaulait, tirait. Il connut l'excitation de la chasse, et s'y donna bientôt avec ardeur...

Soudain, entre le soleil et son dos, une ombre s'interposa.

M. Gibelin, s'étant retourné, chuchota:

—Ne vous troublez pas. Continuez de tirer et gardez une attitude calme. Le garde champêtre est derrière nous.

Il était là. Il portait son képi sur l'oreille, sa carabine en bandoulière, et sur sa blouse brillait une plaque de cuivre avec cette inscription: "La loi". Arrêté derrière les deux chasseurs, il le regardait. Son ombre, qui se projetait sur eux, paraissait formidable. Ce fut une minute de contrainte pénible.

M. Gibelin la rompit heureusement par d'alertes paroles de bienvenue.

—Belle matinée, garde, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur. Les alouettes viennent bien.

—Elles viennent, garde, elles viennent. Mais mon camarade n'est pas très adroit.

—C'est ce que je me pensais, monsieur. Voilà un bon moment que je le regarde; il manque tout le temps. Sans doute qu'il n'a pas l'habitude.

M. Gibelin montra dans cette circonstance une habileté extrême. Ayant amorti le choc du gardien de la loi, il s'occupa d'entretenir cet homme simple dans de bonnes dispositions et de détourner sa vigilance par d'aimables propos. Il s'informait de sa famille, de sa situation...

Le garde, touché par tant de sollicitude, ne savait comment remercier. M. Gibelin lui offrit un cigare, qu'il accepta avec effusion.

—Mais, dit-il, vous n'avez personne pour tirer le miroir.

—Ma foi, mon ami, comme vous voyez. Et c'est bien incommode. Vous ne voudriez pas nous aider?

—Avec plaisir, monsieur.

Et, s'installant innocemment auprès du délinquant, le bon garde tira le miroir.

Cette heureuse solution qu'il avait su donner à une situation délicate enchantait M. Gibelin. Mais le député était malicieux. Il voulut s'offrir le luxe de son succès; et aiguisant encore son audace, il en tourna la pointe vers le malheureux procureur qui commençait à se rasurer.

—Dites donc, demanda-t-il au garde, est-ce que vous dressez souvent des procès-verbaux à des chasseurs sans permis?

La main du procureur trembla sur la gâchette.

Tout en tirant la ficelle, le garde répondit:

—Des procès-verbaux! sûr que j'en dresse. Mais on n'est pas encouragé à faire son service par un procureur comme nous en avons un.

—Vous avez à vous plaindre du procureur?

—Moi, non. Mais on dit des choses...

—Ah! ah! Et que dit-on?

—Sauf votre respect, on dit que c'est un vilain moine.

M. Jourdan pensa qu'il ne pouvait pas laisser une si grave offense, et que, malgré la réserve que lui imposaient les circonstances, sa dignité lui commandait de se faire respecter. Il interpella donc le garde sur un ton plein d'autorité.

—Y êtes-vous allé, au parquet?

—Non, dame!

—Vous ne le connaissez pas, le procureur?

—Ma foi! non.

—C'est moi!

M. Jourdan reprit, cette fois, l'avantage. La peur qui avait été sur lui sauta sur le garde d'un bond brusque et violent. Mais leurs destinées ne furent pas égales, car si le procureur connut son heure supérieure, le garde champêtre avait ignoré la sienne. Le malheureux présentait une figure livide et des membres tremblants, M. Gibelin dut intervenir.

—Je vous en prie, mon cher procureur, ne lui gardez pas rigueur. C'est un brave homme, père de famille, et qui fait son service, je vous en réponds, d'une manière irréprochable...

M. le procureur Jourdan voulut bien, pour cette fois, se montrer débonnaire.

Jean MADELINE.



Entre chasseurs.

—Comment distingue-t-on un jeune perdreau d'un vieux.

—Par les dents!

—Vous voulez rire! On sait bien que les perdreaux n'ont pas de dents!

—Oui, mais moi, j'en ai, et je distingue très bien les jeunes, qui sont tendres, des vieux qui ne le sont pas...

UN CHIEN DE CHASSE

En cette époque de l'année, où, d'un bout à l'autre de la France, d'incombrables nemrods sillonnent la plaine, écrasent les chaumes et scrutent les buissons, en quête de la caille qui se faufile au long des sillons, de la perdrix qui s'envole en troupe avec un bruit de moteur, du lièvre qui perd la tête et du lapin qui montre en s'enfuyant son derrière craintif, une petite histoire d'ordre cynégétique est de rigueur.

J'ai eu comme ami et compagnon, durant quelques années, et je le regrette encore de tout mon cœur, un chien de chasse. C'était bien un chien de chasse, puisque braque français de par ses ancêtres; mais en réalité — la suite de ce récit en témoignera — il ne chassa jamais que les rognures bouillies et le poulet rôti et préféra toujours au gibier vivant, si fugace, la volaille cuite, de tout repos.

C'était un nommé Dick. Son poil ras était blanc, taché de brun. Je l'avais reçu, âgé de six mois, à peine au sortir de l'enfance, de la main de Courteline, chez qui il était né. Je revois encore, chez Courteline, dans sa maison montmartroise d'alors, rue d'Orchamp, sa chienne Tata et les sept petits chiots. Hauts comme un demi-décimètre debout, avec des pattes trop grosses et déjà des têtes conséquentes, ils balayaient le sol de leurs oreilles et dardaient vers les cieux de petits bouts de queues frétillements et cordiaux. Et, autour de leur mère, ils moutonnaient comme un troupeau blanc et brun — car ils se ressemblaient tous, comme des frères — jappant, pleurant, gémissant et ne se quittant pas d'une patte.

Je devais, par définition, être le maître de Dick; mais il ne tarda pas à faire de moi son esclave. Et il eut tôt réussi à bouleverser mon existence. Beaucoup de choses me sont arrivées dont il fut la cause primordiale. Il commença, d'ailleurs, brillamment. Il me contraignit à déménager d'un logement qui me plaisait fort. En effet, le jour où je l'amena chez moi, sur mes bras, car il répugnait à la laisse et se serait perdu dans le tourbillon de Paris, le concierge de l'immeuble m'indiqua une inscription — gravée, s'il vous plaît, dans le mur du vestibule — et qui disait: "Il est interdit d'avoir des chiens."

— Oh! rétorquai-je, il est si petit! Vous voyez, je le porte sous mon coude!

Le concierge me répondit:

— Comme cela, ça va encore! Mais je n'en veux pas dans mes escaliers!

Hélas! la race de Dick ne voulait pas, elle, qu'il demeurât un petit chien. Il grandit, le misérable! Il devint haut sur jambes et long du râble; et, comme je ne suis pas Milon de Crotone qui, s'étant habitué à porter un veau de lait, portait ensuite, facilement, ayant continué à le porter tous les jours, ce même veau devenu taureau, je dus me résoudre à laisser

Dick descendre et remonter les étages par ses propres moyens. Et le propriétaire me donna congé!

Mais c'est à propos de chasse que je vous parlais de Dick. Il n'eut que deux fois dans sa vie l'occasion de montrer ses héréditaires vertus de veneur, et j'avoue qu'il s'y avéra plus original que brillant.

Cela se passait en Seine-et-Marne, à Montbrioux, un petit village haut perché sur l'un des coteaux qui dominent la vallée du Grand-Morin. Un jour, je suivais, accompagné de mon animal gambadant, une route bordée d'un côté par une interminable pièce d'avoine encore sur pied, et, de l'autre, par un talus assez élevé. Je ne sais quelle lubie prit à Dick. Toujours est-il qu'à un moment il jugea bon de quitter le chemin de tout le monde et de s'enfoncer dans l'avoine. Il disparut, derrière les tiges redressées, et je commençais à l'appeler éperdument, car les paysans goûtent médiocrement ces incursions et randonnées dans leurs récoltes, quand j'entends un aboiement plaintif et brusque dont l'accent exprimait plutôt une peur bleue qu'une colère noire. Et, tout à coup, je vis mon chien jaillir hors du champ, la queue entre les cuisses, les oreilles basses, dans un élan de fuite à faire supposer qu'il avait cent fourches aux trousses!

Or, voici le joli. L'ennemi devant lequel il s'éclipsait si honteusement c'étaient deux perdrix, le mâle et la femelle, le père et la mère, sans doute, d'une couvée que ce grand imbécile, sans le savoir à coup sûr, avait dérangée et peut-être piétinée. Et les deux oiseaux, vives de fureur, volaient autour de la tête de Dick, avec l'intention évidente de lui crever un œil. Dick, absolument affolé, tournait sur lui-même, au milieu de la chaussée, et il finit par s'aller enfouir le museau dans l'herbe du talus! A mon approche, ses persécuteurs le lâchèrent et regagnèrent leur pièce d'avoine. Et Dick se secoua comme après une râclée; mais il avait certainement l'impression de l'avoir échappé belle, car il se mit à marcher dans mes talons, sage comme un enfant puni.

Ce que je raconte là, je ne l'invente pas, je l'ai vu; j'ai vu ce spectacle rare d'un chien de chasse chassé par deux perdrix! Mais Dick devait m'offrir mieux encore.

Un matin, nous descendions, tous deux, vers le Morin, par un sentier tournant entre des haies assez hautes pour cacher à certains coudes tout ce qui n'est pas le sentier lui-même. Dick courait loin devant moi avec cette indifférence pétulante à ce qui aurait dû être sa fonction originelle, dont je me scandalisais parfois; car, enfin, le sang est le sang, l'espèce est l'espèce, et un braque devrait, même sans étude préalable, avoir la passion de battre le terrain et de relever la trace du poil et de la plume! Ah!

ouiche! voilà un sport qui n'emballait pas mon camarade!

Soudain, je dus bien me rendre à l'évidence que je jugeais mal mon chien! Là-bas, les quatre pattes rigides, la queue droite, le nez pointé directement devant lui, immobile et frémissant, Dick venait de tomber en arrêt. Et il n'y avait pas à dire mon bel ami, en un arrêt splendide, correct, sculptural! Hein! tout de même! l'instinct! le vieil instinct de race! qui réparait malgré le manque de dressage, pur et fort et infaillible comme tout ce qui est naturel! Je m'avançai, aussi fier, ma parole, que si le mérite de Dick eût été le mien. Il ne bougeait pas. Il était admirable!

Arrivé à sa hauteur, je regardai quel gibier l'avait ainsi figé sur place, et si nettement.

Abomination! C'était une vache! une vache dans un pré; et qui probablement, scandalisée d'être fixée ainsi, semblait avoir juré de faire baisser les yeux à l'insolent, car elle regardait Dick comme Dick la regardait.

J'eus toutes les peines du monde à arracher celui-ci à sa contemplation. Quand il se décida à me suivre, il ne le fit que de profil, et pas à pas! Il ne pouvait se résoudre à perdre de vue cette créature étrange et telle qu'il n'en avait jamais vu de pareille. Et c'est ainsi que Dick, chien d'arrêt, pour le premier et le seul arrêt de son existence, arrêta une vache!

Il faut dire, à sa décharge, qu'il n'avait jamais encore été à la campagne. L'année suivante, il ne tomba plus dans la même erreur. Il se contenta de croquer les poussins, quand les poules n'étaient pas là.

Les Tribulations d'un Garçon de Chasse

Un garde d'une forêt des environs de Longny, dans le Calvados, a eu à subir, ces temps derniers, une humiliation bien pénible. Poursuivi par deux inconnus, il courait à toutes jambes vers sa demeure, quand il fut appréhendé par eux.

L'un portait un habit à la française, des lunettes et un gibus, retenu par une fausse barbe.

L'autre avait une toque de chasse et un complet de velours. Le malheureux garde, menacé et même frappé, fut contraint d'abord d'indiquer à ces individus le carré le plus giboyeux, ensuite on lui commanda de faire le rabat.

Il dut encore se soumettre. Il s'acquitta même si bien de sa mission qu'une demi-heure après une biche et un cerf étaient tués. Les inconnus, satisfaits de leurs exploits, se retirèrent, non sans avoir vigoureusement serré la main du pauvre garde, qui venait de subir la plus affreuse des tortures morales.

Calino et le Chasseur

Calino, devenu propriétaire de vastes terrains à la campagne, les a loués à un de ses amis, chasseur passionné, qui y élève à grands frais lièvres, perdrix et faisans, sans sérieux résultat d'ailleurs.

À la fin d'une journée où il a tué peu de gibier, le locataire, dépité, dit à Calino:

— Quatre faisans, un lièvre et deux perdreaux depuis un mois! Après tout ce que j'ai dépensé, c'est lamentable! Chaque pièce abattue me revient à plus de cinquante francs!

— Cinquante francs! s'exclame Calino... Heureusement pour vous que vous n'en avez pas tué davantage!

THEATRE

Canadien - Français

Semaine du 20 Sept. 1915

Le Grand Succès de Paris

"MISS HELYETT"

L'Opérette d'Audran

Tous les dimanches, excellent programme de vues et intermèdes par les chanteurs de la troupe.

Sirop d'Anis Gauvin

Pour une guérison rapide dans tous les cas d'Insomnie, Dentition douloureuse, Rhume, Diarrhée, Coliques, Etc.

Demandez toujours le

Sirop d'Anis Gauvin

Il soulagera le Bébè dès la première dose et le guérira plus vite et plus sûrement que n'importe quel autre remède.

En vente partout à 25c

EN VOULEZ-VOUS des LIVRES ?

Le plus bel assortiment de livres littéraires, scientifiques, historiques, etc., etc., etc.

Spécialité: Romans et revues illustrés, journaux humoristiques, journaux quotidiens, français, etc., etc., etc.

Toutes les nouveautés de Paris.

J. PONY

70 rue Ste-Catherine Est
PRIX MODERES. Tél. Est 2853

LATAUPE, CHASSEUR

Hubert Lataupe a soixante-cinq ans. On ne les lui donnerait pas. Il est vrai qu'il se teint la barbe et les cheveux et qu'il a encore toutes ses dents, sauf trois. C'est, dans toute l'acception du terme, un homme très bien conservé. Il n'a qu'un défaut physique: il est myope.

Comment je l'ai connu? C'est fort simple. Il va depuis vingt ans à un café où je vais, moi, depuis six semaines. Nous avons vite lié connaissance. Je l'ai une fois tapé d'un louis. Nous sommes, de ce simple fait, devenus des intimes.

Hubert Lataupe, ai-je dit, est myope. Il l'est comme le fut feu Myope lui-même. A tel point qu'à trois pas il prend volontiers des vessies pour des lanternes, et réciproquement.

La myopie de Lataupe ne l'empêche pourtant point de chasser. Il n'est pas, à proprement parler, un bon fusil. Quand il parvient à tuer un couple de lapins dans sa saison, il se déclare enchanté. On conviendra avec moi qu'il n'est pas difficile.

Ce matin, il est venu me trouver pour me narrer ses récents exploits cynégétiques. Il a failli la semaine dernière tuer trois perdreaux. Mais il a occis hier, de deux coups de son arme dans la tête, un canard infortuné qui se préparait à prendre un bain dans l'onde brune d'une mare. Et voici, à ce sujet, ce qui lui est arrivé:

—A peine, me dit-il, avais-je tiré, que j'eus la certitude d'avoir fait une gaffe. Je me précipitai vers le malheureux volatile. Il gisait inanimé sur la rive. J'essayai de lui faire des tractions rythmées de la langue pour le faire revenir à lui. Ce fut en vain. Je me souvins alors que cette tentative — utile dans bien des cas — ne sert à rien dans celui de mort par les armes à feu. N'étant pas médecin, encore moins vétérinaire, je me contentai de prodiguer à la victime innocente de mon ophthalmique infirmité, de douces paroles l'exhortant à mourir avec courage.

J'en étais là, quand je vis fondre sur moi un grand diable de paysan qui avait assisté au meurtre. En quelques mots, il me fit comprendre que le palmipède était sa propriété et qu'il me fallait en verser le prix entre ses mains. Je me fouillai. Je n'avais sur moi qu'une pièce de cent sous. Je la lui donnai cependant.

Croiriez-vous que cet homme, au lieu de me remercier, se mit à m'agorner froidement? Il me traita de son mépris et par-dessus la jambe. Il me gratifia de multiples épithètes, désobligeantes à souhait. Il ne craignit pas de me comparer à la mère d'un jeune veau, témoin muet de cette scène scandaleuse. A la fin, n'y tenant plus, je m'informai:

—Vous n'êtes pas content?

—Non, fit-il.

—Pourquoi ça?

—Parce que mon canard valait six francs cinquante!

—Peste! Six francs cinquante! Ça les met chers à la douzaine!

—C'est comme ça, pourtant!

—Mon bon ami, lui dis-je avec infiniment de douceur, je vous ai donné cinq francs, n'est-ce pas? Avec les deux balles que votre canard a dans la tête, cela fait sept balles pour vous. Il me revient cinquante centimes, mais je vous les abandonne généreusement..."

: o :

L'Heureux Chasseur

Je vous parle d'l y a quarante et un ans

A cette époque, le jeune M. Jaboin suivait les grandes chasses, à Compiègne, à Fontainebleau, à Rambouillet.

Mais — détail curieux — si giboyeux que fussent les forêts où M. Jaboin était admis, il ne parvint jamais à tuer le moindre gibier.

Par exemple, il lui arriva de blesser des gardes, et maints invités, parfois, hélas! de façon mortelle.

Il tua aussi beaucoup de chiens, deux chevaux et une vache laitière.

Sans qu'il sût pourquoi, on l'invita de moins en moins.

On finit même par le tenir à l'écart d'une façon un peu systématique.

—Il y a certainement une raison politique là-dessous, pensa-t-il, bien qu'il n'eût jamais fait de politique.

Quand la guerre fut déclarée, M. Jaboin s'engagea.

Dès le début des hostilités, il eut l'occasion de prendre part à un petit fait d'armes.

Il était parti chercher des vivres avec un autre homme et un sergent.

Les trois hommes peusaient bien ne pas faire de mauvaise rencontre. Aussi, afin de pouvoir se charger de beaucoup de vivres, n'avaient-ils emporté qu'un fusil et une seule cartouche.

Comme ils longeaient une route, ils virent un nuage de poussière qui se formait au bout de la route.

C'était un cavalier ennemi qui s'avavançait au petit galop.

—Nous allons nous dissimuler derrière ce bouquet d'arbres, dit le sergent.

—Y a-t-il un bon tireur pour nous dégoter ce particulier-là?

M. Jaboin s'avança, modeste.

—Je suis un assez bon fusil, dit-il. J'ai beaucoup suivi les chasses.

—Eh bien, prends-moi ce flingot, dit le sergent, et tâche de t'en servir.

M. Jaboin tremblait un peu. Il avait "descendu" d'autres individus dans sa carrière de chasseur, mais, maintenant qu'il s'agissait de le faire exprès, allait-il aussi bien réussir?

L'homme n'était qu'à trente pas.

—Feu! dit le sergent.

M. Jaboin tira.

L'homme regarda de leur côté, piqua des deux, et s'éloigna à une allure rapide.

Mais du poil avait volé, et quelque chose de jaune, à vingt pas du cavalier, avait roulé près de la route.

M. Jaboin venait de tuer son premier lièvre.

Tristan BERNARD.

"LE BULLETIN"

Le plus ancien, le plus sérieux et le mieux renseigné des journaux du dimanche. Toujours les dernières nouvelles sportives.

Suivez ses articles sur les choses municipales. Medium d'annonces très efficace.

Avez-

Vous

Songé



17

Qu'en matière d'annonce ce n'est pas tant la quantité que la qualité des lecteurs qui fait le succès.

Le Canard

est lu par la classe aisée de la population, celle qui apprécie et qui achète la bonne marchandise.

Annoncez dans LE CANARD et vous aurez toujours de bons résultats ∴ ∴ ∴ ∴

RUE MANCE

Près Van Horne

MAISON A VENDRE

SIX LOGEMENTS

4 pièces chacun. Améliorations modernes. Chambre de Bain, W.-C., Cave cimentée, Fixtures Electriques, Bouilloires à eau chaude, Etc.

Prix, \$11,000. Peu de comptant requis.

S'adresser au Journal

"LE BULLETIN"

109 Ontario Est.



TURLUPINADES



La trêve est en grève.

Protégeons nos arbres.

Chasseurs: Safety First.

La Roumanie est un peu là.

Il y a des juges à Toronto.

Surtout, n'oubliez pas votre fusil.

Qui va à la chasse perd sa place.

Vive saint Hubert, patron des chasseurs.

Aujourd'hui, le "Canard" est tout à fait aux nemrods.

Veille de chasse. — Rêve de gibiers.
Lendemain de chasse. — Réalité.

Il vaut mieux rater un coup que rater le gibier.

Chasseurs, pensez aux Boches, ça vous donnera plus de cœur.

Armand Landry de Barozzi! Et voilà...

Et la question bilingue reste toujours à l'ordre du jour.

L'hon. T. S. Sproule sénateur!
Hélas! Hélas!!!

Méfiez-vous des Russes, même quand ils reculent.

Un calme relativement inconnu règne chez Concordia.

Le prochain numéro du "Canard" contiendra 25 gravures comiques.

Les Abattoirs de l'Est sentent la rose.

Mais ce cher et excellent honorable Coderre est toujours là.

On dit que la vie est chère. Cependant l'asphalte est aux plus bas prix.

La consternation règne à Constantinople.

Ne pas confondre Sam Hughes avec Joffre.

Les Allemands auront le choléra sans prendre de l'eau de... Riga.

M. Martin va à la chasse tout en restant dans les limites de la ville de Montréal.

Québec a du théâtre français, mais, hélas! là aussi... c'est comme à Montréal.

Extrait du "Progrès" de Saint-X.:
On demande à acheter
cuisinière d'occasion en bon état.

On peut se baigner, le dimanche, à Toronto. Mais on ne dit pas dans quoi.

Le fait est là, il est patent, nous avons un gouvernement qui ne gouverne pas.

La Suède veut rester neutre. Espérons que ce ne sera pas à la manière des Etats-Unis.

Le Rouleau Russe est arrêté, mais il est encore en bon état et prêt à faire... son chemin.

Les Allemands détruisent les cathédrales et les Turcs tuent des évêques. Qui se ressemble s'assemble.

Il paraît que la nouvelle mode pour les femmes sera celle des bottines à trente boutons. Encore de l'ouvrage pour les maris!

Axiome de M. Gustave Téry à l'usage de nos gouvernements: "C'est nous qui faisons les lois; donc les lois ne sont pas faites pour nous."

Dans l'enivrement des plaisirs incomparables de la chasse, il convient d'envisager les dangers que comporte cet amusement.

Avec tout ça, le diner commandé à Paris par le mangeur de choucroute berlinois doit être singulièrement refroidi!

Sam Hughes est vraiment très bon pour les boy scouts; il est pour eux un père, ou plutôt un oncle.

—Oui, Uncle Sam!

Le comble de l'habileté, pour un chasseur:

Sonner l'hallali sur le cor... qu'il vient de se faire extirper.

—Il était assuré sur la vie depuis trois jours pour 100,000 francs et il meurt d'un accident de chasse.

—Il a toujours eu de la veine!

—Qu'est-ce que vous avez tué?

—Un blaireau.

—C'est bon?

—Excellent pour se faire la barbe.

Amour-propre de chasseur:

Le chasseur au lièvre. — Voudriez-vous au moins vous sauver, pour que je n'aie pas l'air de vous assommer.

M. Hazen est un pauvre ministre de la marine, son confrère de la guerre (Sam Hughes) l'éclipse entièrement en bien comme en mal.

Washington veut des excuses de l'Allemagne. Washington en aura, mais seulement des excuses. On ne peut tout avoir à la fois.

Le coût de la vie au Canada a augmenté de cinq pour cent pendant le mois d'août. Vive le ministère Borden.

De la "Presse", de la "Patrie" et autres journaux d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, on lit: "Le maire est parti en guerre."

La vertu parfaite consiste à nous conduire lorsque nous sommes seuls comme nous le ferions à la face du monde entier. Encore une maxime que Guillaume a fait mentir.

Mon pauvre chien! c'est lui qui a reçu mon coup de fusil! ce qu'il y a de malheureux dans cet accident, c'est que j'ai son billet de retour dans ma poche; j'aurais dû me méfier...

Consolation du chasseur:

—Bredouille!!! Ça n'a pas d'importance, tant qu'on a encore une vingtaine de "balles"... dans le porte-monnaie.

Il est plus aisé de ne point accorder à un politicien douteux des moyens d'influence que de l'empêcher d'en abuser, prononça quelqu'un quand Danton fut fait ministre.

Le Canada aura quatre millions à payer après la guerre aux familles des victimes et aux soldats invalides. C'est chic la gloire, mais ça coûte cher.

Echo de Québec:

—Et moi qui le prenais pour la crème des hommes...

—A certaine température, vous savez, la meilleure des crèmes peut tourner.

Que de fervent disciples de saint Hubert succombent à une mort affreuse ou sont victimes d'horribles accidents, qui leur rendent la vie presque insupportable!

La récolte du blé dans la Saskatchewan, l'Alberta et le Manitoba sera, cette année, de deux cent soixante-quinze millions de boisseaux. Honneur à la province de... Québec.

—Croyez-vous cette malchance! Mon pauvre mari qui chantait si bien: il a complètement perdu sa voix.

—Ah! mon Dieu! comment cela?

—En gardant les voies.

Un agent allemand vient de racheter, à raison de 25 cents par bête, tous les vieux chevaux hors de service que le gouvernement Borden voulait fournir à ses cavaliers. Il va en faire du saucisson pour les Boches.

Beau succès. — L'exposition nationale de Toronto a été close samedi. Elle a duré huit jours et 864,000 personnes y ont assisté. Quant à l'Exposition de Montréal, elle est toujours... à venir.

—Est-ce que nous approchons des chutes Niagara?

—Nous sommes tout près, monsieur, et si ces dames voulaient se taire une minute, vous entendriez un bruit épouvantable!

On paye jusqu'à \$500 et même \$1,000 par semaine à ceux qui posent pour le cinématographe.

Et dire—remarquera M. Albert Sévigny—qu'il y a des gens qui posent à la Chambre pour \$2,500 par année... une misère!

La duchesse de Connaught a interdit le tango à Rideau Hall.

Et Joe Rainville est dans la peine; car le tango, outre que c'est une danse pittoresque, est un merveilleux exercice pour l'assouplissement de l'échine.

Aujourd'hui retentissent les premiers coups de feu de nos chasseurs, et M. Médéric Martin a tiré le premier coup de canon de sa seconde campagne pour la mairie. C'est le règne de... la poudre.

Quelques conseils aux nemrods: déchargez vos fusils lorsque vous arrivez près des habitations; que le canon, pour aucune considération, ne pointe vers quelqu'un ou vers vous-même; et surtout pas d'alcool. Et, là-dessus, que saint Hubert vous ait en sa sainte garde!